

Je venais de raccrocher par deux fois mon téléphone et je me tenais au milieu du couloir, face à la porte de la salle de bains, ma pensée errant à l'opposé vers celle, coulissante, de la penderie, dans la partie basse de laquelle je rangeais mes sacs de voyage.

Je possédais plusieurs sacs de voyage, qui correspondaient à plusieurs sortes de voyage, que je n'avais pas faits, et j'ignorais quel sac eût le mieux convenu au départ que je projetais pour la semaine suivante.

Le second appel téléphonique que j'avais reçu était dû à Marc, que je pratiquais seulement depuis trois mois, exclusivement sur un court de tennis que nous réservions le mardi soir. Le premier émanait de Marie, que je ne pratiquais plus depuis deux ans, dans aucun domaine à l'exception de l'épistolaire, qui consistait en cartes postales que nous nous adressions sporadiquement.

Nous avons, Marie et moi, pris congé l'un de l'autre, et notre éloignement dans l'espace avait facilité les choses. J'étais resté à Paris. Il me fallait donc, par avion ou par bateau, la rejoindre là où elle vivait, à Barretone, en Corse, comme elle m'y invitait, pour une dizaine de jours, nanti de la chaise qu'elle souhaitait récupérer.

Quand j'avais reconnu sa voix au téléphone, j'avais ressenti immédiatement le besoin de m'asseoir, et lorsque, à peine plus tard, elle m'avait parlé de cette chaise, j'avais mis quelques secondes à comprendre de quelle chaise elle parlait et que c'était de celle où j'étais assis. Il s'agissait d'une chaise en bois que je n'utilisais guère et qui se trouvait près de moi quand j'avais décroché le téléphone, très basse, lourde, au dossier rigide quoique correctement incliné, qu'elle n'avait pas emportée avec elle et qui lui venait de son père.

Marie ne m'avait pas parlé d'emblée de cette chaise, donc, elle m'avait d'abord demandé de mes nouvelles – ce n'étaient pas des nouvelles que nous nous envoyions sur nos cartes postales –, et j'avais été embarrassé par sa question parce que pour lui parler de moi j'eusse d'abord eu besoin qu'elle me parlât d'elle, sachant que si elle allait bien et qu'elle gardait le contact avec moi ça me

suffisait pour aller bien moi-même – c'était du moins l'idée que je me faisais des choses.

Je n'avais pas, comme on dit, refait ma vie, je me tenais dans le souvenir de Marie, logé avec elle à cette place qu'elle occupait à distance et que je préférerais ne pas céder.

Je lui avais répondu que je me portais aussi bien que possible alors que j'en étais encore à redécouvrir sa voix, dont le surgissement, associé à son nom – c'est moi, Marie –, m'avait aussitôt vidé de mes forces et poussé à m'asseoir sur cette chaise qu'elle n'avait pas encore évoquée.

Rien ne m'avait préparé à son appel. J'étais donc saisi, désarmé, éprouvant la crainte que tous mes efforts ne fussent à reprendre depuis le départ, le sien, conscient et arguant qu'il me fallait ou bien accepter ou bien refuser cette façon de retour que Marie opérait en me téléphonant, et j'en étais là de mes inquiétudes et de l'ambivalent plaisir que je prenais à l'entendre quand elle avait abordé la question de la chaise – assez vite, en vérité, comme si les quelques mots que nous avions échangés eussent suffi à réinstaurer entre nous une familiarité que je ne ressentais absolument pas, au contraire, j'étais en proie à une sensation d'exotisme, la voix de Marie me semblait

revenir de si loin que, bien que j'en eusse identifié la moindre intonation, la réentendre me faisait le même effet que lors de notre rencontre.

Bref, j'accusais le coup. J'étais content toutefois que Marie me proposât de la rejoindre, me demandât de lui rapporter par la même occasion cette chaise, évoquât la possibilité que nous aurions, quand je serais sur place, de parler davantage – elle devait prendre un appel, raccrocher, excuse-moi, tu viens avec qui tu veux, bien sûr, la maison est grande, il y a trois chambres inoccupées en ce moment, bon, on se rappelle pour confirmer, mais viens, hein –, elle avait l'air très prise, dans cette période de sa vie, donc, et je mesurais mal son implication dans l'invitation qu'elle me lançait, si c'était davantage la chaise et le souvenir de son père qui l'intéressaient ou ma visite, de sorte que, quand nous avons eu raccroché, j'avais éprouvé un sentiment mêlé d'hésitation et d'urgence, comprenant bientôt, néanmoins, que mon désir était de partir pour en avoir le cœur net, estimant que je verrais bien, puisque de toute façon j'étais libre, ou plutôt non, et que dans ces conditions rien ne me servait de rester là où j'étais, à Paris, où l'été s'avançait – il faisait très chaud, ce soir-là, j'attendais que la nuit tombât pour ouvrir la fenêtre.

S'était alors posée la question du transport. J'avais d'emblée exclu l'avion, m'avisant, à tort, sans doute, quelques minutes de réflexion plus tard, qu'on ne voyage pas en avion avec une chaise, qu'on n'en connaît pas réellement d'exemple, et que, même en insistant, m'étais-je imaginé, pour que la chaise de Marie fût prise en soute, correctement emballée, il était probable que face à moi au guichet d'embarquement trop d'interrogations eussent pointé, même si, notamment, une chaise ne peut rien contenir, a fortiori d'illicite, en tout cas pas la chaise de Marie, dont les pieds n'étaient nullement creux ni l'assise caissonnée. J'aurais pu cependant décrocher mon téléphone et me renseigner à ce propos auprès des services compétents mais j'avais déjà opté pour la voiture sur le bateau, en fait, quand Marc, donc, un quart d'heure après Marie, m'avait appelé pour me demander ce que je faisais en juillet – on était le vingt-neuf juin. Eh bien, lui avais-je répondu, je ne sais pas, pourquoi, tu fais quoi, toi ?

On se connaissait mal, comme on sait, Marc et moi, nous avions à notre actif quelque vingt-quatre heures de tennis porte de Clignancourt et deux ou trois à boire des verres au bar du club, à nous raconter nos vies très vite, lui séparé de sa femme